

Actualité de saint Thomas

PRÉFACE DU CARDINAL CHARLES JOURNET

Jean Daujat
Paul Chauchard
Albert Plé
Georges Brazzola
Paul Grenet
Olivier Lacombe

desclée

Actualité
de saint Thomas

Albert Plé - Georges Brazzola
Paul Grenet - Olivier Lacombe

506

ACTUALITÉ DE SAINT THOMAS

Préface du Cardinal JOURNET

Georges BRAZZOLA — Paul CHAUCHARD
Jean DAUJAT — Paul GRENET
Olivier LACOMBE — Albert PLÉ

“ *PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI* ”

DESCLÉE

“SAINT THOMAS EST-IL PÉRIMÉ”?

Saint Thomas s'est tellement caché dans la lumière que le plus beau titre qu'il ait mérité est celui de doctor communis. Il n'est pas question ici d'attirer l'attention sur sa vie et sa personne. La meilleure manière de l'honorer sera toujours de nous pénétrer de la vérité qu'il a voulu servir, et, dans la mesure de nos forces, d'en manifester le pouvoir d'accueil à l'égard des découvertes que la connaissance humaine fait avec le progrès des âges. Lacordaire disait à ses contemporains que saint Thomas n'était pas une borne, mais un phare.

Le point de départ — ou de convergence — des études qu'on va lire pourrait être l'idée archétypale, profonde et féconde, de l'homme microcosme, de l'homme assembleur et charnière de l'univers, à laquelle Thomas d'Aquin donne toute son ampleur en disant, de l'homme, qu'il est un horizon entre deux mondes : « Une admirable perspective nous est ouverte sur l'enchaînement des choses. Toujours ce qu'il y a de plus humble dans un genre touche ce qu'il y a de plus élevé dans le genre immédiatement inférieur. Ainsi certains organismes animaux rudimentaires dépassent de peu la vie des plantes : telles les huîtres, immobiles, pourvues du seul toucher, fixées au sol comme des végétaux. Aussi Denys écrit-il, au chapitre 7 des Noms divins : « La divine Sagesse unit les fins des réalités supérieures aux principes des inférieures ». Parmi les organismes animaux, il en existe donc un, le corps humain, doué d'une complexion parfaitement équilibrée, qui

Copyright © 1972 by Desclée et Cie, Paris

Tous droits réservés

Imprimé en Belgique

touche ce qu'il y a de plus humble dans le genre supérieur, à savoir l'âme humaine, laquelle occupe le dernier degré dans le genre des substances intellectuelles, comme en témoigne son mode d'intellection (par abstraction). On voit par là que l'âme pensante put être considérée comme une sorte d'horizon et de ligne frontière entre l'univers corporel et l'univers incorporel : substance incorporelle, elle est pourtant forme d'un corps. Et le composé formé par l'âme intellectuelle et le corps qu'elle anime est au moins aussi un, voire même davantage, que celui du feu et de sa matière : plus la forme triomphe de la matière, plus forte est l'unité du composé¹. » Et plus loin, à propos des convenances de l'Incarnation, on dira — c'est une vue profonde — : « L'homme étant constitué par une nature spirituelle et corporelle, occupant pour ainsi dire les confins de l'une et de l'autre nature, il semble que ce qui est accompli pour le salut de l'homme intéresse la création tout entière. On voit en effet les créatures corporelles inférieures servir à l'usage de l'homme, et lui être d'une certaine manière soumises². »

Une telle vision de l'homme et de son milieu pourra certes être accueillante à la découverte scientifique d'un univers en voie d'évolution croissante depuis quelques milliards d'années pour préparer l'apparition de l'homme, mais à condition d'écarter une double erreur : celle qui, du fait qu'au point de départ tout était matière (fiat lux), conclut qu'au point d'arrivée la pensée ne peut être que d'ordre matériel ; et celle toute contraire qui, constatant au point terminal la vie et la conscience, les suppose déjà cachées dans les particules préatomiques de l'univers.

Elle sera accueillante à la notion d'un psychisme inconscient qui dans le système de Descartes représente une contradiction dans les termes. Si l'homme est substantiellement un — ni ange ni bête —, si

¹ II Contra Gentiles, 68, trad. L. J. Moreau.

² IV Contra Gentiles, 55; cf. I, qu. 77, a. 2.

son âme unique est principe d'activités multiples d'ordre spirituel, sensitif, végétatif, c'est tout un monde obscur d'instincts, d'inclinations, de tendances acquises qui conditionnera sa vie supérieure. Mais on ne dira pas, pour autant, que l'inconscient est le tout ni le principal de l'homme. On insistera au contraire, en même temps, sur le mystère de la volonté libre qui oblige l'homme (et déjà l'enfant) à décider de l'orientation morale de sa vie. Bien plus, à la découverte de l'infra-conscient psychosomatique, auquel on a donné le nom de psychologie des profondeurs, va répondre la mise en lumière d'un préconscient ou supraconscient spirituel, qu'on pourrait appeler une psychologie des cimes, et qui est à l'origine de l'intuition créatrice dans l'art et la poésie et de toutes les inventions du génie humain.

Seule enfin elle permettra d'aborder convenablement les témoignages où se découvre la nature religieuse fondamentale de l'homme. « Comment assimiler culturellement les univers spirituels que nous ouvrent l'Afrique, l'Océanie et le Sud-Est asiatique? », demande aujourd'hui Mircea Eliade³. Tous ces univers spirituels ont une origine et une structure religieuses. Les réalités religieuses vont-elles donc être abandonnées aux types d'explication « par des traumatismes infantiles, par l'organisation sociale, la lutte des classes, etc.? »

Une continuité va devenir possible dans le témoignage rendu à la vérité sous chacun de ses multiples aspects, un progrès, une marche en avant va pouvoir se dessiner et se maintenir à travers la clameur des égoïsmes et des passions et le prestige des illusions. Et cela grâce au pouvoir d'accueil universel de quelques principes très simples, très hauts, très purs, indéfiniment féconds, grâce aussi à leur pouvoir intraitable de refus à l'égard des formes les plus insidieuses de l'erreur, du scepticisme, du relativisme. Intellectum valde ama. On l'a dit : « Saint Thomas aime Dieu plus que l'intelligence, mais il aime l'intel-

³ La nostalgie des origines, p. 147.

ligence plus que tous les philosophes ne l'ont aimée ». Et encore : « Il y a une actualité qui, tout en devant se manifester dans le temps, est, de soi, au-dessus du temps, c'est celle de la vérité... Il fallait que la doctrine de saint Thomas manifestât dans le temps, après saint Thomas, sa vérité supra-temporelle. Si elle y a manqué un peu trop souvent, ce n'est pas la faute de saint Thomas, il était mort ».

Fribourg, le 20 juillet 1971

Charles Journet

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La raison qui nous a amené à publier ce livre ¹, c'est qu'aujourd'hui on entend dire par beaucoup de personnes, et même par certains membres du clergé, que l'enseignement de saint Thomas d'Aquin qui était bon pour le XIII^e siècle est complètement périmé et ne présente plus d'intérêt et de valeur à notre époque. La question est importante, car cette position ne va pas simplement chagriner les fidèles disciples de saint Thomas d'Aquin, mais elle va se heurter à l'enseignement constant de tous les papes, notamment l'enseignement extrêmement explicite, insistant et persévérant de tous les papes de Léon XIII à Paul VI, enseignement confirmé d'ailleurs par Vatican II. Il serait possible de citer des textes nombreux de ces papes. Pour être bref, nous nous contenterons de deux textes. Le premier, qui dit tout en une phrase, c'est le texte du pape Benoît XV disant : « L'Église a faite sienne la doctrine de saint Thomas d'Aquin » (*Ecclesia fecit propriam suam doctrinam sanctae Thomae*). Le second, c'est une encyclique entière, c'est l'encyclique *Studiorum duces* de Pie XI qui, comme son titre l'indique, proclame saint Thomas d'Aquin « Maître des

¹ Ces textes ont fait l'objet d'une série de conférences et ont été revus en vue de cette édition.

la presque-unanimité des catholiques boudaient l'ensemble de l'œuvre de Freud en y voyant quelque chose d'abominable. Quel est le premier chrétien qui a apporté à la pensée de l'Église tout ce qu'il y a de valable dans les découvertes scientifiques de Freud, et qui a montré ce qu'on pouvait en tirer? C'est Roland Dalbiez, élève de Jacques Maritain, et fidèle disciple de saint Thomas d'Aquin. Dernier exemple : dans les objections qui sont faites couramment contre saint Thomas, il y en a une très importante, dont je n'ai pas parlé tout à l'heure, qui prétend que la pensée de saint Thomas est quelque chose de typiquement occidental, gréco-latin, et qu'il faut donc abandonner si l'Église veut s'ouvrir, comme le Concile le lui demande et comme elle le doit, à l'apport des philosophies et des religions de l'Asie. Or quel est le premier catholique qui a été capable d'assimiler, d'intégrer à la pensée chrétienne, tout ce qu'il y a de meilleur dans l'apport des philosophies et des religions de l'Asie? C'est Olivier Lacombe, élève de Jacques Maritain, et fidèle disciple de saint Thomas d'Aquin, qui traitera lui-même de ce sujet capital.

Jean DAUJAT

CHAPITRE I

SAINT THOMAS D'AQUIN ET LA PHYSIQUE MODERNE

Ce sujet de la physique est dans la perspective de ce livre particulièrement important pour deux raisons. La première, c'est qu'un des caractères les plus essentiels du monde contemporain est d'être une civilisation des progrès de la physique, où l'on connaît de mieux en mieux l'univers matériel, et où de ces progrès de la physique résulte tout le progrès technique, toute l'accélération de la domination de l'homme sur l'univers.

La seconde raison, c'est que l'erreur principale des mauvais disciples de saint Thomas d'Aquin du *xv^e* au *xvii^e* siècles, dont nous avons fait le procès dans l'introduction, a été précisément de se fermer à la naissance et aux premiers développements de la physique moderne qui avaient lieu à cette époque. En cela ils étaient très infidèles à saint Thomas, car quand saint Thomas traite de ce qu'on appelait « physique » de son temps, il est fort loin de reprendre en tout la physique d'Aristote, bien au contraire il corrige Aristote dans tous les domaines où le progrès scientifique qui avait été fait à son époque se trouvait contredire Aristote; en particulier, sur certains points où l'expérience avait contredit Aristote, saint Thomas affirme que c'est à l'expérience que nous devons nous conformer et non point à ce que dit Aristote. Bien entendu, dans le domaine de la physique, il est évident que ce qu'a écrit saint Thomas

était tributaire des connaissances physiques encore très peu développées de son temps. Alors, lorsque les soi-disant thomistes des xv^e, xvi^e, et xvii^e siècles (sauf l'un d'entre eux, Soto ¹) ont prétendu n'admettre rien d'autre en physique que de répéter ce que saint Thomas avait écrit et s'opposer par là à tout l'apport et à toutes les découvertes de la physique moderne naissante, vous voyez combien ils étaient infidèles à saint Thomas! Mais il est résulté de là, à l'origine de la physique moderne, une querelle, non point avec la doctrine authentique de saint Thomas, mais avec la caricature qu'en donnaient les thomistes du xv^e au xvii^e siècles. Il est donc très important de jeter un regard sur les relations que nous pouvons trouver entre la doctrine de saint Thomas et la physique moderne.

Il s'agit bien entendu d'être ouvert à tout l'apport de la physique moderne, mais cela veut-il dire que nous avons d'un côté la physique moderne et d'un autre la philosophie de saint Thomas étrangères l'une à l'autre? Certes non, mais alors il va falloir montrer les liens qui vont pouvoir se manifester entre l'une et l'autre.

* * *

Le premier point, c'est la capacité de la philosophie de saint Thomas à justifier la valeur de la physique moderne tout en la situant à sa place et en en traçant les limites, cela grâce à la distinction qui a été faite par la philosophie de saint Thomas entre les grands types de connaissance intellectuelle ou d'exercice de notre intelligence.

Le point de départ s'en trouve dans une affirmation

¹ Duhem a même montré que Soto avait formulé exactement la loi de la chute des corps bien avant Galilée.

essentielle à la philosophie de saint Thomas : c'est que l'intelligence humaine ne connaît rien directement et ne peut donc acquérir ses connaissances *qu'à partir des données de l'expérience sensible* qui seule nous met en contact direct avec la réalité à connaître. Si nous appelons sensible ce qui est connu par la sensibilité, et intelligible ce qui est connaissable et peut être connu par l'intelligence, le travail de l'intelligence humaine, c'est de *découvrir l'intelligible dans les données de l'expérience sensible*. Pour cela, il faut *extraire l'intelligible* ainsi découvert des données de l'expérience sensible où on l'a trouvé. Prenons des images : de même que le chimiste ou le métallurgiste ne découvre le métal dans le minerai qu'en extrayant le métal du minerai, c'est-à-dire en séparant le métal de ce qui l'accompagne dans le minerai pour avoir le métal à l'état pur, de même que le pêcheur ne découvre les poissons dans la mer qu'en extrayant les poissons de l'eau de mer par ses filets, en les séparant de l'eau de mer pour avoir les poissons seuls dans son bateau, de même l'intelligence ne découvre l'intelligible dans les données de l'expérience sensible qu'en extrayant l'intelligible ainsi découvert des données de l'expérience sensible pour saisir l'intelligible seul, en lui-même, dans notre pensée. Ainsi c'est une extraction, c'est pourquoi le travail de l'intelligence humaine s'appelle *l'abstraction* : extraire l'intelligible du sensible. Voilà pourquoi toutes nos connaissances intellectuelles sont abstraites.

Cela paraît peut-être évident dans le domaine de la métaphysique et des mathématiques, mais peut-être hésite-t-on dans le domaine des sciences expérimentales. Voici un exemple simple pour montrer que, même dans ce domaine, toutes nos connaissances intellectuelles sont abstraites : la loi de la chute des corps, loi donnée par l'expérience, que le physicien énonce : « le corps pesant tombe d'un mouvement vertical uniformément accéléré. » « Le corps pesant » : dans la réalité observée

par notre expérience, c'est une pierre, un morceau de bois ou un morceau de fer, c'est une sphère, un cube ou un cylindre. Mais l'intelligence du physicien a laissé de côté les différences de nature substantielle (pierre, bois ou fer) et les différences de figure géométrique (sphère, cube ou cylindre) entre tous ces corps pour ne reconnaître en eux tous qu'une nature intelligible qui leur est commune à tous, celle de la pesanteur. C'est donc ainsi purement dans l'abstrait qu'énonçant ce que comporte la nature de la pesanteur le physicien dit : « Le corps pesant tombe d'un mouvement vertical uniformément accéléré. » J'irai plus loin : le mouvement de chute réellement observé dans l'expérience n'est jamais rigoureusement vertical, car il y a toujours un peu de vent qui fait dévier de la verticale, plus une influence qui n'est pas nulle, même si elle est insignifiante, du champ magnétique terrestre et des attractions de la lune et du soleil qui se combinent avec celle de la terre, et ce mouvement n'est non plus jamais rigoureusement uniformément accéléré, car il y a toujours la résistance de l'air qui le freine quelque peu. Or l'intelligence du physicien a laissé de côté toutes ces causes autres que la pesanteur qui sont intervenues dans le mouvement réellement observé pour énoncer ce qui est l'effet de la seule pesanteur, et c'est ainsi purement dans l'abstrait qu'il énonce : « Le corps pesant tombe d'un mouvement vertical uniformément accéléré ». Ensuite d'ailleurs il ajoutera ce qu'il appelle « des corrections » pour tenir compte du vent, de la résistance de l'air, etc...

Si nos connaissances intellectuelles sont abstraites, les types de connaissance intellectuelle vont se classer d'après ce que nous pourrions appeler *les degrés d'abstraction*. En effet le regard de notre intelligence en pénétrant dans la réalité à connaître pour y découvrir et en extraire l'intelligible peut y pénétrer à des profondeurs différentes : nous aurons ainsi différentes profondeurs d'intelligibilité, donc différents degrés

d'abstraction constituant les grands types de connaissance intellectuelle. Saint Thomas d'Aquin va ainsi classer trois degrés d'abstraction.

Premier degré : *les sciences physiques et naturelles ou sciences expérimentales* où l'intelligence, mettant de côté les caractères particuliers des phénomènes particuliers, étudie les lois universelles et les natures universelles des *phénomènes physiques et sensibles* eux-mêmes par lesquels la réalité se manifeste à notre expérience. Et alors on étudiera le mouvement, la lumière, le son, la chaleur, l'électricité, la vie.

Second degré : l'intelligence laisse de côté les caractères physiques et sensibles des choses, tous les phénomènes physiques auxquels je viens de faire allusion, pour ne plus considérer dans les choses que leur quantité, ce qu'il y a en elles de quantitatif, et les relations de calcul entre les quantités, c'est le degré d'abstraction *mathématique* qui a pour objet propre *la quantité* en tant que telle.

Troisième degré : on va encore laisser ce domaine quantitatif, pour ne plus considérer dans les choses rien d'autre que le pur fait d'être, que le pur fait de leur existence, c'est alors le troisième degré d'abstraction, qui a pour objet propre *l'être en tant qu'être*, qui est le degré *métaphysique*.

Chacun de ces trois grands types de connaissance intellectuelle a sa manière propre de concevoir et de raisonner. Et on tomberait dans les plus grandes confusions si on mêlait ce qui est de l'un de ces degrés avec ce qui appartient à un autre. Voici un exemple qui est particulièrement important dans la démonstration de l'existence de Dieu, c'est l'exemple de la notion de causalité qui n'est pas du tout la même pour le physicien et pour le métaphysicien. Pour le physicien, la causalité veut dire une régularité dans l'enchaînement et la succession des phénomènes sensibles : le physicien dira que le phénomène A est cause d'un phénomène B si le phénomène A

est toujours suivi du phénomène B. Au contraire, pour le métaphysicien, la causalité signifie une dépendance dans l'existence, et le métaphysicien dira que A est cause de B si l'être de B dépend de l'être de A. Il y a donc là deux notions différentes de la causalité.

Bien entendu, il peut y avoir des sciences *mixtes* qui soient à cheval sur deux de ces degrés, et saint Thomas d'Aquin nous dit à propos de l'astronomie qui avait déjà à son époque les caractères qui sont ceux de la physique moderne quelque chose que nous pouvons appliquer à cette physique moderne, et qui va exactement la définir et la situer : C'est une science *matériellement physique et formellement mathématique*. Elle est matériellement physique parce qu'elle étudie les phénomènes physiques et sensibles. Mais elle est formellement mathématique parce qu'elle recherche ce qu'il y a en eux de quantitatif et les relations de calcul entre ces quantités. Et c'est pourquoi son procédé fondamental est *la mesure* par laquelle elle détermine *dans les phénomènes physiques ce qu'il y a en eux de quantitatif*. Pour le physicien moderne, définir quelque chose, c'est le mesurer, indiquer un procédé de mesure, et toute la connaissance de la physique moderne s'exprimera dans *des relations de calcul entre les grandeurs mesurées*, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle *des équations*. C'est cela qui lui permettra de prévoir les phénomènes tels qu'ils se passeront, et de tirer de ces prévisions des techniques grâce auxquelles l'homme est parvenu à dominer l'univers et à l'utiliser à son service. Ceci veut dire d'ailleurs que ceux qui s'imaginent connaître la physique moderne par des livres de vulgarisation où il n'y a pas d'équations n'en connaissent en réalité pas grand-chose, parce que la physique moderne ne s'exprime que par la voie d'équations. Nous pouvons citer à ce sujet une réponse de Hertz qui a donné son nom aux ondes électromagnétiques appelées ondes hertziennes. Les travaux de Hertz quand il a découvert les ondes

électromagnétiques se basaient sur la théorie électro-magnétique de Maxwell. Or un jour quelqu'un a demandé à Hertz : « Qu'est-ce que c'est que la théorie électro-magnétique de Maxwell? » et Hertz a répondu : « Ce sont les équations de Maxwell ». De même si vous me demandiez ce que c'est que la théorie de la relativité d'Einstein, je vous répondrais : « Ce sont les équations d'Einstein. » Ainsi la physique moderne connaît *ce qu'il y a de quantitatif dans les phénomènes physiques*.

De là sa valeur et ses limites.

Sa valeur, car les quantités ainsi déterminées par la mesure appartiennent réellement aux phénomènes physiques, et les équations de la physique, en nous faisant connaître les relations de calcul entre les quantités, sont vraies, elles nous donnent une connaissance quantitative vraie de la nature. Il y a donc ainsi une vérité objective dans la physique moderne. Nous pouvons l'affirmer fortement contre une théorie assez répandue à notre époque qui s'appelle « le positivisme logique », et qui prétend que la physique moderne ne nous fait rien connaître de la réalité, et ne serait qu'un ensemble de procédés, de méthodes, de techniques pour organiser notre action et notre puissance. Ceci n'est pas exact parce que, si ce que nous font connaître les équations se limite au domaine quantitatif, il reste que ce qu'elles font connaître du domaine quantitatif est vrai. Prenons des images. L'un des tenants du positivisme logique a pris l'image suivante : la physique moderne ne connaît pas plus l'univers qu'on ne connaît les habitants d'une ville quand on connaît leur numéro d'appel téléphonique, ou qu'on ne connaît les invités à une réception quand on connaît leur numéro de vestiaire. Ce qui revient à dire que la physique moderne ne nous fait rien connaître de l'univers. Or cette comparaison est absolument déficiente parce que le numéro d'appel téléphonique ou le numéro de vestiaire est quelque chose de rigoureusement conventionnel

qui donc n'apprend rien sur la personne qui a ce numéro. Il faut donc prendre une autre comparaison qui, elle, va faire saisir ce qu'est la physique moderne, elle connaît l'univers de la même manière qu'un tailleur connaît ses clients, quand il a leurs mesures pour leur faire un costume. Vous voyez que par là le tailleur ne connaîtra pas tout de son client, par exemple sa psychologie profonde, mais ce qu'il en connaît appartient réellement au client, les mesures en question ne sont pas conventionnelles comme un numéro de vestiaire ou d'appel téléphonique, les mesures en question sont certes d'ordre quantitatif, mais quelque chose qui est réellement du client mesuré. On comprendra par cet exemple ce qu'est une connaissance limitée au quantitatif.

Voilà donc *la valeur et les limites de la physique moderne* : vraie mais limitée au quantitatif, ce qui laisse la place pour une autre connaissance qui, elle, sera du troisième degré d'abstraction, du degré philosophique, qui, elle, s'efforcera de connaître la réalité, non plus dans le domaine quantitatif, mais dans le domaine de l'être.

Cette distinction sera très importante pour le problème de la démonstration de l'existence de Dieu. Tant que le physicien conçoit et raisonne en physicien, et qu'il reste dans les limites de la physique, il ne pourra jamais trouver Dieu, car Dieu ne fait pas partie de l'enchaînement des phénomènes sensibles et n'y intervient pas normalement. Le R. P. Sertillanges a pu aller jusqu'à dire que pour le physicien tout se passe comme si Dieu n'existait pas : le physicien pourra expliquer totalement ce que nous appellerons *le fonctionnement* de l'univers, la manière dont les phénomènes s'y enchaînent et s'y succèdent, sans découvrir Dieu et sans que Dieu y intervienne en rien. Mais si le physicien cesse de concevoir et raisonner en physicien, pour passer au troisième degré d'abstraction, et s'il se demande : « Cet univers dont ma physique me

fait comprendre presque complètement le fonctionnement, comment se fait-il qu'il existe? Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? Quelle est la cause et le pourquoi de tout cela? », alors il sera acculé à affirmer Dieu; mais ainsi il est sorti du domaine de la physique pour entrer dans le domaine du troisième degré d'abstraction.

Ceci ne veut nullement dire qu'il n'y ait aucun lien entre la connaissance physico-mathématique et la connaissance philosophique, car la connaissance du quantitatif pourra dans certains cas être révélatrice de l'être des choses. Par exemple Jean Perrin a très bien montré contre les positivistes dont nous parlions tout à l'heure comment la physique a réussi à prouver avec certitude l'existence réelle des atomes et des molécules. Nous allons encore trouver la raison de cela dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin; en effet il nous dit que la quantité est le premier « accident » de la substance corporelle, c'est-à-dire la première détermination de la substance corporelle et le sujet de toutes ses autres déterminations, de sorte que l'étude quantitative pourra révéler quelque chose de l'être des substances qui sont le sujet du domaine quantitatif ainsi étudié.

* * *

Ceci nous conduit à un autre problème : pouvons-nous trouver quelques liens entre les résultats de la physique moderne et la philosophie de saint Thomas d'Aquin?

Bien entendu il ne s'agit pas d'espérer trouver ce qu'on pourrait appeler des résultats concordants, établir une sorte de « concordisme », ce serait précisément méconnaître ce que nous venons de montrer sur la distinction entre deux types différents de connaissance intellectuelle. En revanche, étant donné qu'un degré d'abstraction trouve son point de départ

dans les degrés inférieurs, le troisième degré d'abstraction doit prendre son point de départ dans l'expérience sensible et donc dans les résultats de la physique. Ces résultats pourront ainsi apporter à la philosophie des bases considérablement élargies en même temps qu'une saine philosophie pourra projeter sa lumière sur ces résultats de la physique moderne.

Pour illustrer cette affirmation les dimensions de cet exposé nous obligeront à nous limiter à quelques exemples particulièrement frappants ².

Le premier et le plus important, que nous développerons le plus longuement, concerne *la constitution des substances corporelles* qui, sur le plan de la physique moderne, sera étudiée par *la chimie*. La chimie nous dira par exemple que l'eau est constituée d'hydrogène et d'oxygène. Mais sur le plan philosophique, nous aurons un problème de constitution non plus chimique, mais « ontologique », c'est-à-dire de *l'être* de la substance corporelle. Or c'est là que la philosophie de saint Thomas d'Aquin a une thèse fondamentale, que d'ailleurs elle a empruntée à Aristote, c'est que *l'être de la substance corporelle est constitué de deux principes distincts que le vocabulaire philosophique appelle la matière et la forme*.

Pour établir cela, saint Thomas part de deux faits d'expérience courante. Ces deux faits, nous allons voir comment la physique moderne va les préciser et les élargir.

Le premier, c'est *la multiplicité des individus de même espèce*.

D'abord, il y a ce fait que les substances corporelles se répartissent en un certain nombre d'espèces de natures différentes, ce qu'on appelle espèce se caractérisant par une nature déterminée. Cela est bien un fait d'expérience courante, mais

² Pour une étude plus approfondie cf. notre ouvrage *Physique moderne et philosophie traditionnelle* (Ed. Desclée).

la science moderne va préciser amplement ce fait, car les corps que nous avons couramment dans le champ de notre expérience sont en réalité des mélanges de plusieurs corps ayant chacun une nature déterminée, comme l'air est un mélange d'oxygène et d'azote, ou comme l'eau de mer est un mélange d'eau et de chlorure de sodium. La chimie aboutit à ce qu'on appelle « le corps pur », c'est-à-dire d'une seule et unique nature déterminée. Mais la chimie va reconnaître entre les corps purs des natures différentes et donc un certain nombre d'espèces : l'eau est d'une autre nature que le chlorure de sodium ; l'oxygène est d'une autre nature que l'azote. Les progrès de la chimie ont même permis d'affirmer une discontinuité entre les espèces chimiques, entre lesquelles il ne peut y avoir d'intermédiaire. La chimie d'autrefois définissait une espèce chimique par un ensemble cohérent de propriétés physiques et chimiques, cette cohérence des propriétés étant le signe d'une nature déterminée. Mais aujourd'hui où l'on connaît la structure de la molécule, on définit ce qui caractérise la nature même d'une espèce chimique par la structure de la molécule constituée d'un certain nombre entier d'atomes : par exemple la molécule d'eau constituée de deux atomes d'hydrogène et un d'oxygène. Mais il n'y a pas d'intermédiaire possible entre deux nombres entiers : il peut y avoir un atome ou deux atomes, il n'y en aura pas un et demi. D'où la discontinuité entre les espèces chimiques.

Ceci concerne les corps composés. Pour les corps simples, on connaît maintenant la structure de l'atome, qui se caractérise pour chaque espèce chimique par un nombre entier d'électrons périphériques : par exemple l'hydrogène se définit comme un atome à un seul électron périphérique. Là encore il n'y a pas d'intermédiaire entre deux nombres entiers, donc discontinuité.

En ce qui concerne les espèces vivantes, on ne connaît

pas encore ce qui constitue la nature d'une espèce, bien qu'on n'en soit peut-être pas loin aujourd'hui. On la définit encore par la cohérence des caractères anatomiques et physiologiques. Il reste que pour avoir une espèce vivante, il faut un certain ensemble cohérent de caractères anatomiques et physiologiques, ou un autre ensemble. Un être intermédiaire ne serait pas viable. Ce qui n'exclut nullement l'hypothèse selon laquelle les espèces vivantes seraient issues les unes des autres, mais cela suppose qu'au moment où elles seraient issues les unes des autres, il y aurait une discontinuité comme dans une réaction chimique où changent les natures des corps.

Il y a donc un certain nombre d'espèces, mais dans chaque espèce une multitude d'individus. Là encore, la science moderne va beaucoup enrichir les données de l'expérience courante. Ce qu'on appelle « individu », c'est un être qu'on ne peut pas diviser sans le détruire : quand vous avez un troupeau de moutons, vous pouvez le diviser jusqu'à arriver à un mouton, mais on ne peut pas diviser ce mouton sans le détruire. Pour les êtres vivants il est ainsi facile de voir qu'il y a une multitude d'individus dans chaque espèce. Mais pour les corps inanimés, si vous prenez un volume d'eau, vous avez beau le diviser, c'est toujours de l'eau. A l'époque de saint Thomas on ne savait donc pas où trouver exactement l'individu chez les corps inanimés. Aujourd'hui nous savons que la limite de la division, c'est la molécule : quand vous arrivez à la molécule d'eau, si vous la divisez, ce n'est plus de l'eau. C'est donc la molécule qui est l'individu pour les substances inanimées. Les substances inanimées sont des foules de molécules, comme un troupeau de moutons est une foule de moutons. Or il y a bien dans chaque espèce chimique une multitude de molécules, donc une multitude d'individus. Les faits d'expérience courante sont ainsi élargis et précisés par les résultats des sciences.

Que va-t-on tirer de ces faits? C'est que *l'être de la substance corporelle est constitué de deux principes : l'un qui lui donne son individualité, et l'autre qui lui donne la nature de son espèce*. Car si l'individualité et la nature de l'espèce avaient le même principe, il n'y aurait qu'un individu par espèce : du moment que les individus sont divers quand l'espèce est la même, l'individualité provient d'un autre principe que la nature de l'espèce. *Le principe de l'individualité, c'est la « matière » dont les corps sont faits*. Deux individus de même nature ou espèce diffèrent en effet parce qu'ils ne sont pas faits de la même portion de matière : deux molécules d'eau diffèrent parce qu'elles ne sont pas faites de la même portion de matière. Quant au *principe qui donne aux corps la nature de leur espèce*, le vocabulaire philosophique l'appelle « la forme », mais ce n'est pas du tout le sens courant du mot « forme » : le sens courant du mot « forme », c'est la figure géométrique, le contour extérieur, le volume d'espace occupé (on parlera alors d'une forme sphérique ou cubique), tandis qu'ici le mot « forme » ne désigne pas le contour extérieur, mais *le principe intérieur d'organisation* qui donne à une substance corporelle sa nature. Cette considération de ce qu'on appelle « la forme » chez saint Thomas d'Aquin s'accorde avec la science moderne, car ce qui caractérise une espèce chimique, c'est bien une certaine structure propre à sa molécule ou à son atome.

L'atome a une organisation, la molécule a une organisation; à plus forte raison en est-il de même pour les êtres vivants où chaque espèce est caractérisée par son organisation interne et son ordre de fonctionnement.

Cette affirmation que l'être de la substance corporelle est constitué de « matière » et de « forme » trouve une nouvelle base dans un autre fait d'expérience courante: c'est *le changement de nature des corps*. Dans un changement, il y a évidemment quelque chose qui change, mais il y a aussi quelque chose qui